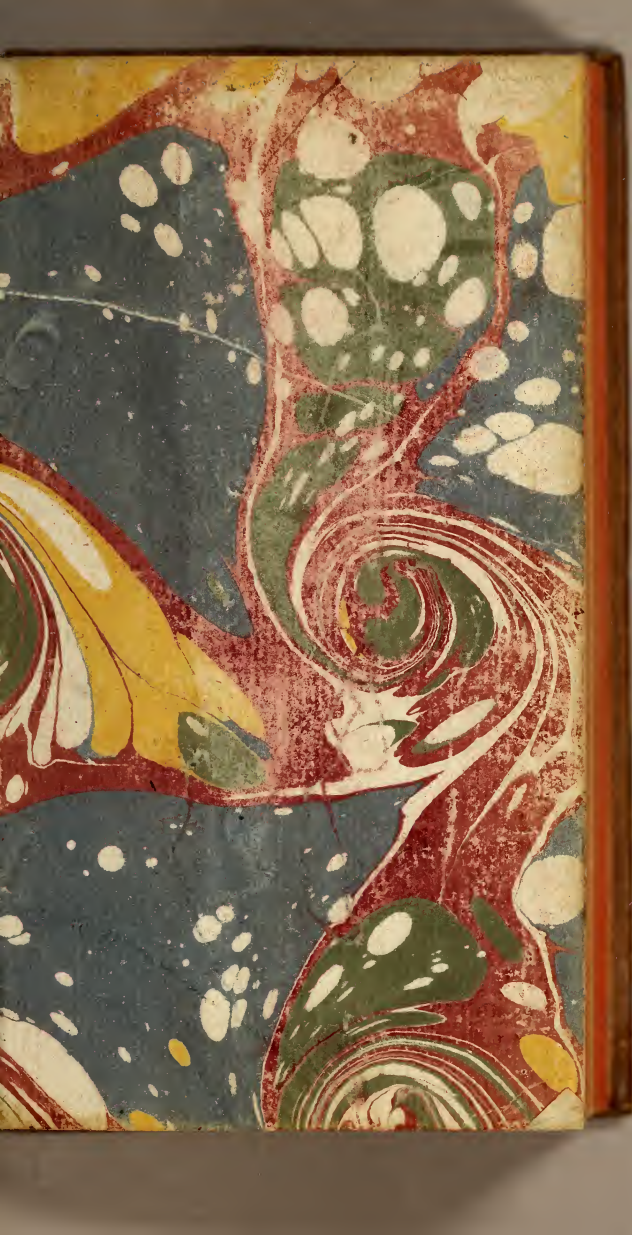
John Carter Brown
Library
Brown University



415
C840
61

POËMES

SUR DES SUJETS PRIS DE

L'HISTOIRE

DE NOTRE TEMS.

*PUBLIE'S PAR Mr. D**.*

PARTIE ANGLO-GALLICANE.

A LIEGE,

AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.

M DCC LVIII.

966-2

LA

PRUSSIADE,

POËME NOUVEAU,

EN

QUATRE CHANTS,

EN

VERS COMI-HEROÏQUES.

A CASSEL,

AUX DEPENS DE L'AUTEUR.

M DCC LVIII.

LA

PRUSSIADE,

POËME NOUVEAU

EN QUATRE CHANTS

EN VERS COMI-HEROÏQUES.

PREMIER CHANT.

L'Auteur cherche le ſujet de la Guerre, & n'en trouve pas un bon. Invocation à Ganimede. Invaſion de la Saxe par le R. d. Pr; le Roi de Pologne ſe retire à Pirna.

JE chante ce Roi bel Eſprit,
Savant, Guerier, & Politique,
Auteur de Vers & de Muſique,
Qui ſi bien aux beaux arts ſourit,
Si fort d'Amour brave la Mere,
Si fort ſe bat, ſi bien écrit,
Qu'il faut qu'il ait, pour ſi bien faire,

Emprunté la main de Voltaire,
Le bras, le cœur & cœtera,
Du premier Cesar qui regna,
Pour avoir ôsé vaincre & plaire.

Est-ce Dame Religion,
Dont l'interêt, de ce Grand Sire
Tout-à-coup embrasa l'ire?
Gens éclairés savent que non,
Et disent, que son cœur fidele
A l'être appelé la Raison,
Ne seroit point dupe d'un zèle,
Qui ne peut être de saison.
Quoi qu'en disent les Manifestes
Qu'on fait paroître sous son nom,
Ja la mourante Illusion
Joue avec peines de ses restes,
On ne veut plus de Rogaton.

Seroit-ce toi Philoſophie,
Qui jadis, pour être applaudis,
D'un ton qu'à peine on crut réel,
Lutta contre Machiavel ?
Je te croiois la bonne Amie
De la Juſtice & de la Paix !
Mais tu leur fais une avanie :
Puis-je la connoître à ces traits ?
C'eſt plûtôt toi, Mere Nature,
Qui par tendreſſe, ſous nos pas
Lui dit d'ouvrir la trape obſcure,
D'où l'on ſe trouve entre les bras
De la fée au long coutelas.
Mais qui t'a fait l'ame aſſez dure
Pour cauſer un ſi grand fracas ?
Que t'ont fait, cruelle, ici bas,
Ceux dont tu fais deconfiture ?
Si c'eſt toi, j'avoueray le cas :
Tu ſurpriens, mais tu ne plais pas.

Folle Raiſon ! plus je t'écoute,
Moins je pénétre un tel ſujet,
Plus je veux ſonder ſon Projet,
Plus je vois que je n'y vois goute.

N'importe ! ſoit que du Saxon
Dame Equité l'ait fait Patron,
Et n'ait point voulu nous le dire ;
Soit que ſa grand'humilité,
Le fit Dictateur de l'Empire *,
Ou bien qu'enfin ſœur Charité
Du Calviniſme l'ait fait Pape,
Puiſque la cauſe nous échape,
Tous les effets t'en ſont connus :
Dis nous les, Muſe ! & rien de plus.

Tu peux nous dire, par exemple,
Sans nous en donner les raiſons,
Qu'il

* *Voyez les Memoires pour ſervir à l'Hiſtoire de notre Tems, par l'Obſervateur Hollandois, contenant des Reflections politiques ſur la Guerre preſente.*

Qu'il bat d'une main les Saxons,

Et de l'autre deffend leur temple ;

Qu'il tire d'eux groſſes Rançons,

Et les vient païer en chanſons.

S'il exige de fortes ſommes

C'eſt dabord ſous titre de Prêt,

Enſuite, par convenance qu'il le fait,

Qu'en depoſitaire les traitant en harpagon,

Fait la Parodie du Code Salomon.

O vous qu'on a nommé grands hommes,

Illuſtres Grecs ! fameux Romains !

Vous dont les vertus, dont la Gloire,

Furent au temple de Memoire,

Gravés par la main des Deſtins !

L'Amour & l'Effroi des humains,

* *On ſait comment l'Entrée en Saxe ſe fit, & que la premiére ſomme ne fut demandée que ſous le titre d'Emprunt, la ſeconde ſous des prétextes de beſoin, la troiſiéme par convenance, le reſte comme contributions, ſous peine d'execution militaire, & enfin par les voyes les plus violentes, & on vient même de ſe déclarer Souverain de cet Etat de l'Empire.*

Vos foudres grondoient sur leurs têtes :
Les punissant ou les vengeant,
Tiriez-vous d'eux beaucoup d'argent ?
Que vous ont servi vos Conquêtes ?
Vous n'en avez jamais fait tant,
Que cet illustre Conquerant.

Quel feu pétille dans mes veines ?
Fuïez Muses ! de vos Fontaines
Bouchez pour jamais les Caneaux ;
Dussiez-vous, troupe savantine,
Avoir en retenant vos Eaux,
Une retention d'urine,
Je vous tourne à jamais le Dos.

Pour nourrir le feu que possede
Un cœur tout plein de son Heros,
Pour encourager ses travaux
Verse moi, charmant ganimede,

Le breuvage délicieux

Qui coule à la table des Dieux ;

Viens satisfaire mon envie !

Ah ! fusse-tu dans ce moment

Dans un palais, dans un couvent

De Paris ou de l'Italie,

Fusse même à l'Academie,

Où force Gens t'aiment si bien,

A mes desirs daigne te rendre ;

J'ay le gaulier plus las d'attendre

Que si j'étois Musicien,

Dans un tems où pour Ordinaire

On voit le Germain indolent,

S'armer d'une pipe & d'un verre,

Et passer le jour en baillant ;

Où le petit-Maitre, en chenille, *

Est effacé par le Courtaut,

* *Ainsi se nomment les redingottes, telles qu'on le porte actuellement en France.*

Où les Nonnes vont à la Grille

Pour entretenir le badaut ;

Où telle femme a la migraine

En attendant un Preſtolet ;

Où pour commencer ſa neuvaine

L'Eſpagnol prend un chapelet

Et l'Italien un ſtilet ;

Où la Bourgeoiſe offre ſes charmes

Huchés dans un cabriolet ;

Où maint Epoux a des allarmes,

Où les Huiſſiers, les Procureurs,

Aux tremblants & maigres Plaideurs,

Accordent ſuſpenſion d'armes :

Jour de Repos pour les marchands,

Où tout aprenti, ſur la hanche

A Chaillot * va manger l'eclanche ;

Où

* *Galleries des veſtalles de Paris, du Greluchon, & du Milord pot au feu.*

Où les clercs font les insolents,
Jour que l'on nomme le Dimanche,
Connu du Peuple & non des Grands :
C'est en ce jour trop memorable
Que Frederic l'*incomparable*
Conquit la Saxe en voiageur,
Et comme on dit en tout honneur.

Déja Leipsic voit, avec peine,
Députés de ce Roi *Pieux*,
Et soldats faisant de leur mieux
L'Exercice à la *Prussienne*;
Ja le Peuple, qu'on voit courir,
Sur le front la douleur empreinte,
A plus de fraieur, plus de crainte,
Que moine qui pense à mourir,
Que Tuteur que l'on force à rendre
Ce qu'il a pris sur l'orfelin,
Que Poëte à malice enclin,

Qu'un fourbe Exempt vient de surprendre,

Ou que Medecin qu'on va pendre.

Pour rappeller tranquilité,

Qui veut quitter cette Cité ;

Pour rassurer au moins une heure

Le peuple qui s'agitte & pleure,

Trottent partout des Afficheurs.

Ils ont en poche une ordonnance,

Qui dit, mais avec Elégance,

„ De bannir de vaines fraieurs.

„ Crainte qu'on vienne à s'y méprendre,

„ On avertit de ne point prendre,

„ Pour quelqu'espéce de voleurs,

„ Des Gens qui demandent passage

„ Sans causer le moindre dommage,

„ Et qui vont s'en aller ailleurs ;

„ Qu'ils ne veulent rien davantage,

„ Et qu'en tous points ils ſont amis
„ Du Prince, quel ils ſont unis.

Partout on en fait la Lecture:
Deja chez ſon voiſin, tout bas,
On veut raiſonner ſur le cas.
Peuple credule, ſe raſſure;
Gens plus élevés, moins épais,
N'ont pas le Cerveau trop en paix.
„ Amis nous avons tout à craindre,
„ Leur diſoit un vieux citadin;
„ Vous penſerez qu'un Souverain
„ Ne doit point s'abbaiſſer à feindre,
„ Et venir, l'olive à la main,
„ Se jetter ſur notre butin:
„ Vous aurez raiſons, je l'avoue;
„ Mais enfin, vous perdrez vos ſoins;
„ Vous aurez beau faire la moüe,

„ Il n'en ſera ni plus ni moins.

„ Ce n'eſt pas ſelon l'ordonnance,

„ Que Bonneſoi préſcrit aux cœurs;

„ Au fond je ſais ce qu'on en penſe,

„ Mais j'ay ſçu par Expériénce,

„ Que l'on en rit; & que d'ailleurs,

„ Tout le tort eſt pour l'innocence,

„ Et le proffit reſte aux vainqueurs.

Tandis qu'on parle & qu'on raiſonne,
Quand le mal eſt ſans Gueriſon,
(C'eſt à dire, comme en Sorbonne
Sur la theſe d'un preſte-nom *)
La Bande alerte ſe diſperſe,
Tout à coup, de nos Pelerins,
Qui point ne marche ſans Gourdins;
Et la Saxe qu'elle traverſe,

Dans

* *La Theſe impie de l'Abbé de Prades ſi bien reçu à Berlin.*

Dans le plus fort de ſes douleurs,
Ne peut oppoſer que des pleurs.

Deja chaque Commendant vole,
Et partout pille impunément,
Et fait punir ſévérement
Un ſoldat qui prend une obole.
Ailleurs on en fait tout autant ;
Quelquefois on pend à la mine,
Et très ſouvent faute d'Argent ;
O l'admirable Diſcipline !
Ainſi valet, commis, meunier,
Canailles qui ne volent guères,
Sont plus punis qu'un ſousfermier,
Quoi qu'ils ſoient tous quatre Confreres.

Le vainqueur, la force à la main,
Outrage mainte femme & fille,

Et rend le pauvre homme benin ;
Mieux que lui le Porte-mandille,
Au nez d'un Eſpagnol jaloux,
Sous la Garde de ſa ſandale,
Cajole femme ſans ſcandale,
En riant, frappant d'un air doux,
Sur l'épaule du pauvre Epoux.

Lors Frederic, d'un air tranquile,
Alloit cheminant vers Torgau,
Pour établir ſon Domicile,
Apparamment dans un chateau ;
Et pour tout dire en conſcience,
Sans flaterie & ſans detour,
Pour raſſurer par ſa Preſence,
Des Gens qui par reconnoiſſance
Luy doivent le plus tendre amour.

Quand l'Electeur, Roi de Pologne,
Que tout mortel, à ce qu'on dit,

De n'aimer point aurait vergogne,
Avec Raiſon ſans contredit;
Luy des ſiens plus pere que maitre,
Dont la tendre ingénuité,
L'Amour des arts, la probité,
Ont fait un Roi trop bon peut-être;
Quand chargé de vertus & d'ans,
Ce Prince ſage & débonnaire,
Qui connaiſſait le Caractére
D'un Voiſin à projets trop Grands,
Le Cœur en proie à mille allarmes,
Pour des ſujets qu'il chériſſait,
Et dont le ſort l'attendriſſait,
Quitta Dresde fondante en larmes,
Et rejoignit ſes combattants;
Tous de le voir impatients.
A Pirna déja l'allegreſſe
Suſpent le cours de leur triſteſſe:

Ils font éclater tour à tour,
Des transports de rage & d'amour;
Et cet amour, par la presence
De leur Prince persecuté,
Au sein du soldat irrité
Soufle le feu de la vengeance;
Il jette un regard furieux . . . . .
Tu ne sais pas le coup barbare
Que le sort jaloux te prépare,
Guerrier fidele & malheureux!
C'est envain, qu'ardent de Colére,
Dans ses transports ton cœur sincére
Pour la vengeance arme ton bras.
A ses Desirs ce bras rebelle,
Malgré luy parjure, infidelle,
Ministre esclave du trepas,
Ira contre un Roi qu'il adore,
Pour un Ennemi qu'il abhore,

Verſer ſon ſang dans les Combats!

Cependant le Roi de la Pruſſe,

A Dresde en ce même moment

Allait, tout en ſe promenant,

A l'oreille mettant la puce

A plus d'un Proteſtant Bourgeois,

Qui malgré ſa paſſion extrême,

Luy ſouhaittoit, malgré luy-même,

Le Paradis pour cette fois.

FIN DU PREMIER CHANT.

SECOND CHANT.

Entrée du R. de Pr. à Dresde. Discours d'un Ministre au Peuple ; autre à la Reine. Ouverture de la Porte de la Chancellerie. Bataille. Très humble remontrance de la Nuit au R. de Pr. Le Roi de Pologne se retire. Son Armée prisonnière.

Plein de Crainte & d'impatience,

Tout Dresde en humble Contenance,

Voiant s'approcher le vainqueur,

Eut bien voulu toucher son Cœur.

Il faut un peu de vraisemblance

Dans ses souhaits, pour être heureux;

Et dans la presente occurrence

C'était former de trop grands vœux.

Enfin il n'a plus qu'à paraitre,

Pour agir, pour parler en maître,

Ce Roi si *juste* & si *pieux*.

Il parait; tout tremble à ses yeux.

Près

Près de luy les Mathematiques,
Par de longs calculs Algébriques,
Lui font voir le tems qu'il a mis
A renverſer ſes Ennemis.
Un ſcelette qu'on déïffie,
Dont la taille tient du Géant,
Sous le nom de Filoſofie
Vient très Géometriquement,
Et péripatétiquement
Moraliſer. Il donne ſans ceſſe
Avec un aſſez beau ſuccès,
Longues leçons ſur la ſageſſe,
Sur le Bonheur & ſur la Paix.
Un peu plus bas marche l'Hiſtoire,
Au front tout raïonnant de Gloire,
Sa main, par un effort heureux,
Inſcrit au temple de Memoire
Un des derniers de ſes Ajeux.

A ce Prince la Poëſie,
Plus légére que le zefir,
D'une main verſe l'Ambroiſie,
De l'autre améne le Plaiſir
Qui s'échape avec un ſoupir.
Bellonne accourt à perdre haleine,
Faiſant marcher ſon attirail;
Des ris, des jeux tout le Serrail
La ſuit, avec un peu de peine.
Muſique, par bonds & par ſauts,
Arrive, laiſſant ſur ſes traces
Des petits maitres en cuiraſſes,
A talons plats, en lame à dos.
Ainſi finit tout le Cortège.
„ Peuple pourquoi vous cachez-vous?
„ C'eſt un grand Roi qui vous protége.
„ Quoi! vous redoutez ſon courroux!
„ Vous n'avez rien fait à ce Prince;

„ Il

„ Il eſt équitable, il eſt bon,

„ En Paix avec votre Province.

„ Il n'a nul deſſein, vous dit-on ;

„ Ce qui doit banir tout ſoubçon,

„ C'eſt-qu'il l'a dit cent fois lui-même :

„ Jugez de ſa candeur extrême,

„ Car par Calvin, ſon cher Patron,

„ Ce bon Prince dit qu'il vous aime.

„ Eh ! pourquoi doutez-vous encor ?

„ Il eſt bien vrai qu'il veut de l'or :

„ Que conclure de cette affaire ?

„ Qu'un enprunt ne peut pas ſe faire ?

„ Vous ſentez que vous avez tort :

„ Sur ce point tombez donc d'accort,

„ En vous verrez qu'il eſt ſincére,

„ Car il veut vous *proteger fort*.

Ainſi, par charité chretienne,

Parloit un Miniſtre enpeſé,

 Dont

Dont l'air doucet, quoique rusé,
Chez nous l'eût fait passer sans peine
Pour un Jesuitte deguisé.
Un autre vient, chargé peut-être
De meilleure commission;
„ Princesse! Frederic, mon maître,
„ Vous prend sous sa protection;
„ Toutes fois à condition,
„ Dit-il d'une voix attendrie,
„ Que vous voudrez bien, seulement,
„ Prêter pour un petit moment,
„ La clef de la Chancellerie:
„ De differer il n'est plus tems,
„ Car les choses sont de la sorte,
„ Madame! qu'environ deux cents
„ De nos soldats gardent la porte.
„ Moi! que je livre un Bien sacré,
„ Dont on m'a fait Depositaire;

„ Peut-

„ Peut-on d'un mépris plus outré
„ M'accabler, dit-Elle en colère !
„ J'y cours ! voïons ſi mon aſpect
„ Ne pourra forcer au reſpect
„ Ce ſoldat vil & mercenaire ?
Elle arrive en ce fatal lieu.
La troupe autour d'elle en ſilence,
En l'écoûtant croit voir un Dieu,
Qui contient tout par ſa Préſence ;
A-peine ôſe-t-il entrevoir
D'un œil tremblant cette Princeſſe,
Qu'il en admire la nobleſſe !
Qu'il eſt ému ſans le ſavoir !
Soldat helas ! l'auguſte Reine,
Qui, quoique dans les fers, enchaîne
Et captive à-préſent ton cœur !
Helas ! cette Reine adorable
Cédant aux maux dont on l'accable,

Va bientôt mourir de douleur !

Ce fut dans ce moment critique,

Qu'on vit le Chef de cette clique

S'en retourner auprès du Roi,

Savoir ſa volonté derniére.

J'ay parlé, dit-il; c'eſt à toi

D'éxécuter: plus de priére!

M'obéïr eſt ta ſeule loi.

„ Princeſſe je n'ôſe vous dire

„ L'Ordre trop dur qu'on m'a donné?

Dit-il d'un air conſterné!

La Reine à ces mots ſe retire,

Et ne dit rien, aiant le cœur

Perſé des traits de la Douleur.

Bientôt pourtant la porte s'ouvre;

Curioſité par le bras

Les tirant, les méne à grands pas,

Alors on prend tout ce qu'on trouve,

Jusqu'

Jusqu'aux papiers mangés des rats:
On lit le tout, & l'on découvre
Faits que beaucoup n'y voyent pas
Plus, que l'on croit aux Almanacs,
Plus que l'homme ſenſé doit croire
A faits déduits dans chaque hiſtoire
De Voltaire le beau diſeur,
De Biſſi le plat traducteur,
De même encor qu'à la droiture
De quelqu'habitant de Donfront,
Ou qui plus eſt comme à la cure
Du Cerveau bleſſé de Beaumont.
D'un affront auſſi remarquable
La Reine étoit inconſolable;
Croiant pourtant qu'un jour viendroit
Que Thereſe la vangeroit.
Dans le moment qu'on nous offençe
Quel doux plaiſir que la vengeance!

Un moine l'auroit dit tout bas,

Mais moi je ne m'en cache pas.

Broune venoit en conſéquence,

General des Autrichiens.

Il cherchoit avec deffiance

La rencontre des Pruſſiens.

Précaution eſt fille ſage,

Et qui nous ſert dans les beſoins:

Peut-on trop en paier les ſoins!

Très bien lui prit d'en faire uſage.

Pruſſiens ne courez pas tant,

De piéd ferme l'on vous attend;

Le loup pourroit faire ripaille

Si le chien vouloit battre aux champs,

Mais non pas s'il montre les dents.

Deja commence la Bataille,

On ſe canonne, on ſe chamaille,

On vient enfin à s'approcher;

Le fantaſſin fait des merveilles,
Et ſe fait couper les oreilles
Bien plûtôt que de trébucher.
Pruſſienne Cavalerie,
Savante dans la théorie,
Combat Géometriquement,
Et très doctement ſe replie
A l'ombre de l'Infanterie,
Pour y reſter plus ſûrement.
Un fier-à-bras nommé Carnage,
Taille pourtant, rogne & défait,
Et ſur tous les deux partis fait rage,
Et rend l'Equilibre parfait.
Frederic envain l'enviſage,
Et l'apoſtrofe en ce langage :
„ S'en aller ſans avoir rien fait
„ N'eſt point d'un homme de courage !
„ Mais je n'y puis rien davantage :

„ Je

„ Je fais fort bien que ce Combat

„ Nullement n'étoit neceſſaire ;

„ Point n'eſt remède en cette affaire :

„ Animez toujours le ſoldat,

„ Juſqu'à la fin faittes le battre.

„ Je crois voir là des Bataillons,

„ Qui font ſur nous le Diable à quatre,

„ Repondons à coups de Canons ;

„ Mettons le feu dans ce village,

„ Le feu rotira leurs talons

„ En voulant s'ouvrir un Paſſage,

„ Et pourlors ils détaleront,

„ Et pourlors nous profiterons

„ De cet Eſpéce d'avantage ;

„ Et pourlors partout nous dirons

„ Que nous avons victoire entière ;

„ Même aux Cieux nous adreſſerons

„ En proſe, en vers, belle priere.

„ Chez

„ Chez les Saxons lors nous viendrons,
„ Qui ja ſans doute trembleront;
„ Et que nous prendrons par derrière,
„ Ou partout, comme nous pourrons,
„ Et lors la troupe forcerons
„ A ſervir quoique priſonière.
La flame obéiſſante fait
Ce que le Roi vient de préſcrire;
On diroit qu'elle vient leur dire,
Laiſſez réüſſir mon Projet.
Quit à-propos ja ſe retire,
Ce Bataillon qu'on croit deffait;
Déja Pruſſe chantant victoire
Y vient arborer le piquet;
Dejà pour annoncer le fait
Je vois ouvrir mainte écritoire:
Mais l'ennemi, ſot entêté,
Faiſant voir qu'il n'en veut rien croire,

Se battait de l'autre côté,

Quant tout-à-coup une déesse,

Qui ne parait jamais qu'en deuil,

La Nuit, aux morts avec tendresse

De ses ombres fait un cercueil:

„ Par pitié laissez-moi tranquile,

„ Dit-elle au Roi ; j'aime la Paix.

„ Vous avez là de vos sujets

„ Fait occire cinq ou six mille.

„ L'autre en sa perte est plus heureux,

„ Mais vous êtes contents tous deux.

„ Vous savez bien que je suis fille ;

„ Que haïssant tous les combats,

„ Je preside aux tendres ébats ;

„ Et j'attens même tout-à-l'heure

„ Cinq ou six moines apostats

„ A Grands Chapeaux à long rabats

„ Qui près d'icy font leur demeure ;

„ Il

„ Il me vient de jeunes tendrons
„ A peau doucette, à cheveux blonds;
„ Morceaux faits pour des Excellences,
„ Qui se rendront en domino,
„ Sortants du bal incognito.
„ J'attens deux ou trois Eminences,
„ Des devottes, des Reverences,
„ Des coquettes, des maltotiers,
„ Dont elles aiment les finances;
„ Des plaideuses, des Conseillers
„ Un peu prodigues de sentences,
„ Des catins, des petits-colets,
„ Des Comtesses & leurs laquais.
„ Grand Roi ne troublez point la fête
„ De cette compagnie honnête.

Un soin plus pressant l'agitoit
Que d'écouter cette rêveuse,
Dont la remontrance ennüieuse,

Quoiqu'au vrai très reſpectueuſe,
Au fond peut-être l'irritoit.
Ja par ſon ordre avec vîteſſe
Couriers galopent à Berlin
De la Bataille annoncer le Gain,
A la tant heureuſe Princeſſe,
Que tant chérit ce Souverain ;
Et lui, ſans perdre une ſeconde,
D'un tems dont il connoît le prix,
Plus promt qu'une nef qui fend l'onde,
Vient s'offrir aux Saxons ſurpris.
A propos revenoit le Sire ;
Auguſte va dans ce moment
Paſſer l'Elbe, & puis ſans rien dire,
Se joindre à Broune qui l'attend.
La choſe n'eſt pas encor faitte ;
Car d'abord Frederic aprend
Quel eſt le lieu de ſa retraitte

Et, par une Marche ſecrette,
Ce Roi plus fin qu'eux les ſurprend ;
Il les pourſuit à toute outrance :
Ja pour pouvoir les accabler,
N'aiant beſoin que de parler,
Il les harcelle avec clemence.
En dépit de ſa reſiſtance,
Enfermé dans un defilé,
Le Saxon manquant d'eſperance,
Ne peut manquer d'être enfilé.
Son Roi, du deſtin qui l'accable
Voiant le coup inévitable,
Ne ſemble former des regrets,
Que ſur le ſort de ſes ſujets.
„ Ah ! dit-il, ſi le ſacrifice
„ De mes jours vous étoit propice,
„ Le ſort me verroit plein d'ardeur
„ A ſes coups preſenter mon cœur.

„ Mais helas ! eſt-il un remede

„ Au triſte mal qui vous poſſede?

„ Je m'envais apaiſer les cris

„ D'un peuple auſſi cher que fidele,

„ Je vais d'un Etat qui chancelle,

„ Soutenir encor les triſtes debris!

„ Et vous, dont le malheur extrême

„ Eſt plus douloureux que la mort,

„ En décidant de votre ſort

„ Rapelez-vous qu'un Roi vous aime !

Le cœur emu, les yeux en pleurs,

Le Soldat quitte ce Monarque,

Confus que le zéle qu'il marque,

N'éclate que dans ſes-douleurs.

Il veut ſe fraier une route

Juſqu'à la cime des rochers,

Il voit les plus affreux dangers

Sans que ſon ame les redoute.

Mais helas! juſqu'aux elements,
Tout combat ſes efforts puiſſants !
Heureux au moins s'il pouvoit vendre
Ses triſtes jours à quelque prix !
Mais ſans deffenſe il faut ſe rendre,
Frederic s'avance: *il eſt pris!*

FIN DU SECOND CHANT.

TROISIEME CHANT.

Incorporation des Troupes Saxones. Affaire de Reichenberg. Bataille de Prague. Siège. Bataille de Chotemitz. Siège levé. Le R. de Pruſſe quitte la Boheme.

„ Je croi qu'un Roi qui nous protège,
„ Qui pour les Gens a de l'amour,
„ Doit être paié de retour.
„ Que des Saxons le beau manége
„ Eſt condamnable à tous égards:
„ On vient affronter les hazards,
„ On fait contre ſon penchant même
„ Guerre épineuſe; & tout cela,
„ Qui le croiroit? parce qu'on aime
„ Calvin, Luther & cætera!
„ Et vous avez l'impertinence,
„ D'êtres fidèles à ce Roi,
„ Pour avoir icy pris naiſſance

Vous

„ Vous jurez de garder sa Loi.

„ De ce serment je vous dispense:

„ Et vous le préferez à moi !

„ Est-ce là la Reconnoissance

„ Qu'on doit à ma *Protection* ?

„ Eh bien ! qu'on les méne en Prison !

„ Et qui plus est, j'entens, j'ordonne,

„ Pour punir un amour si *nouveau*,

„ Qu'ils soient tous mis au *pain & l'eau*,

„ Et deffens même qu'on leur donne,

„ Rien en cachette. Entendez vous ?

„ Il est bien vrai que je suis doux,

„ Mais je ne puis voir qu'on raisonne.

„ Et que d'un air trop entêté

„ On s'oppose à ma volonté,

„ Quand, surtout, ce que je veux faire

„ Ne pourroit jamais nuire en rien,

„ Et que je fais tout pour le bien ;

„ Ce qui m'arrive d'ordinaire.

„ Officiers iront donc là-bas

„ A preſent voions les Soldats.

„ Parlons d'abord (ſi l'on reſiſte)

„ De Martin Luther leur Patron;

„ Mais ſi je vois que l'on perſiſte,

„ Faiſons trotter Martin Bâton:

„ Je crois que le remede eſt bon.

Lors plein d'un zèle Apoſtolique

On parle d'un ton patétique;

Aſſez chaude fut l'Oraiſon.

Aſſez chaude! me dira t-on;

Sur ce mot il faut qu'on s'explique,

Elle n'étoit academique,

Et trés probable eſt la raiſon:

Mais autrement point de replique.

D'un ton auſſi peu ſerieux

Comment ai-je pu, juſtes cieux!

Oſer, contre mon penchant même,
Raporter ce fait odieux,
Fait dont mon cœur gémit comme eux,
Objet de ma ſurpriſe extrême!
Eſt-ce bien ce Grand Salomon
Dont Voltaire chanta le nom,
Pere des ſiens par ſa tendreſſe,
Filoſophe par ſa ſageſſe
Ainſi que par ſa Profondeur,
Prince en un mot dont la grandeur
Auroit ſurpris Rome & la Gréce!
Plongeons dans l'éternel oubli,
S'il ſe peut, ce fait innoüi;
Cachons avec un ſoin extrême
Un auſſi lugubre tableau;
Epargnons un chagrin nouveau
Aux Saxons, à nous, à lui-même

Cependant, ſous ſes Etendarts
Marchoient Saxons aſſez éparts
Pour être contenus ſans peine
En cas de nouvelle fredaine,
Déja même à pas de géant
Chemine ce heros ſi Grand.
Il paſſe l'Elbe & va ſe rendre,
Sans ſe faire longtems attendre;
Dans la Boheme; qui cependant
Ne le deſiroit nullement,
Et croit que c'eſt choſe ſemblable
D'avoir dans ce Roi redoutable
Un rival & même un vainqueur,
Que de s'en faire un protecteur.
La Choſe eſt-elle veritable?
C'eſt-à-dire lequel des deux
A votre avis vaut-il le mieux?
Je crois le premier préferable,

Et ſi même l'on me dement
Le Saxon ſera mon Garant :
Si force Gens ôſoient tout dire,
Certains que l'on voit applaudire
En pourroient dire tout autant.
En quatre corps déja s'avance
Troupe que conduit la Vaillance,
Qui fait galoper le trépas,
Et qui fait ſuivre à petits pas
La Juſtice & la Sapience.
Schwerin, ce brave General,
Dont on ne peut dire de mal,
Si ce n'eſt qu'il eut l'imprudence
De toujours ſuivre Bonne-foi,
Et de ſervir bien ſon Roi;
Que jalouſie eut la migraine,
Et pour ce, lui fit de la peine.
Schwerin, ce ſoldat redouté,

Faiſoit agir de ſon côté,

Et donnoit quelque tablature

A Serbellon, preux chevalier,

Qui malgré tout lui fit figure

Comme doit faire un bon Guerrier.

Maurice d'Anhalt va ſe rendre

Près de l'Eger tant bien que mal,

Le Duc d'Ahremberg, ſon rival,

Lui ſouffle Egra, qu'il alloit prendre.

Bevërn, le Prince, plus heureux

Et plus hardi que tous les deux,

Amenant la victoire en croupe,

Fait ſi bien galoper ſa troupe,

Qu'il eſt d'abord à Reichenberg,

Attaque, bat & met en fuitte,

Loveſtein, Laſci, tout de ſuitte,

Et comme dit Roi Dagobert,

En quittant ſa place on la perd.

Frede-

Frederic, très content ſans doute,
De voir ces deux chefs en déroute,
Dont la fortune, par malheur,
N'a pas ſecondé la valeur,
Fait avancer toute l'Armée,
Qui par cet Exemple animée
Voudroit pouvoir courir après,
Deſirant bien voir Prague en face,
Et venir juſque ſur la Place;
Mais ils ſe coucheront auprés.
Et qu'arrivera-t-il enſuite?
Tel y pourra dormir longtems,
Tel s'en retournera plus vitte
Que le lievre qui court au Gitte,
Que fanatiques & méchants
Que l'on aſperge d'Eau benitte,
Qu'un petit moine rondinet,
Qui ſort ennüié de l'Office,

Ou qu'un jeune abbé doucinet
Qui court après un benefice.
Le Roi de Prusse alloit grand-train
Afin de ratraper Schwerin,
Qui de Prague, la grande Ville,
Ne comptoit pas plus de chemin
Que de Paris jusqu'à Pantin;
Route sans doute assez facile,
Et que François en revenant
Jadis ont fait très-promtement
En la rendant grasse & fertile.
Dejà l'on voit de toutes parts
Deploïer les fiers étendarts;
L'œil assuré, l'air intrépide,
S'avançoit Fréderic *le Grand*;
Il se tenoit au premier Rang;
De Gloire il paraissoit avide
Comme Effraim faux-monoiant;

Saxons,

Saxons ! c'étoit de votre argent.

Broune s'avance à leur rencontre,
D'autre côté Charle ſe montre ;
Deja le ſignal eſt donné.
Cavalerie Autrichienne,
Qui ſans doute vaut bien la ſienne,
Trote d'un air déterminé ;
Rien ne s'oppoſe à ſon Paſſage,
Rien ne reſiſte à ſon courage,
Ses regards ſont étincelans.
D'un pas hardi vient le carnage ;
Il avance de rang en rang,
Et blentôt beigné dans leur ſang,
Ne peut ſe ſauver qu'à la nage.

Deja trois fois le Pruſſien
Cede & retourne plein de rage,
Trois fois l'heureux Autrichien
Le repouſſe avec avantage ;

Mais

Mais ô douleur! ô triſte ſort!
Cet Ennemi que l'on eſtime,
Schwerin, ce Guerrier magnanime,
Couvert des ombres de la mort,
Après la plus noble carrière
Meurt étendu ſur la pouſſière,
Fruit honorable des travaux
Des ſoldats & des Generaux.
Ce héros, qui de la fortune
Dirige à ſon gré les faveurs,
Frederic, plus heureux ailleurs,
Plein de chagrin & de rancune,
Pour ce qu'on a fait à Schwerin,
Les pourſuivoit grand-train;
Il trouve un interval immenſe,
Entre la ligne qui s'enfuit,
Et l'autre ligne, qui pourſuit
Les ſiens battus, comme je penſe.

A pas redoublés il s'avance;
Et pour que l'ordre régne mieux
Il vient se mettre entre les deux.
Ne voiant personne paraitre
Du terrain il se rend le maitre.
Déja sans aller à pas lents
Charle vers Prague se retire,
Et le Roi profite du tems
Pour composer, ou pour transcrire,
Des Arguments en sa faveur,
Qui prouvent clair qu'il est vainqueur.
C'est lui qui daigne nous instruire,
Par les siens puisqu'ils sont vaincus,
Qu'Ennemis se sont mal battus.
Vanité n'a guères d'empire
Sur un vainqueur qui parle ainsi;
Car je suis sûr qu'elle va dire
Quel étoit son dessein aussi.

Tandis que Daun avec adreſſe
A ſçu rallier ce ſoldat,
Qui plus outré qu'avant, le preſſe
De le remener au combat.
Frederic aux murs de la Ville,
Ne ceſſant de la tracaſſer,
Reſte un peu pour ſe delaſſer;
Son repos n'eſt point inutile,
Il veut que Daun puiſſe amaſſer
Du monde aſſez pour ſe deffendre,
Pour que ſa victoire ait du prix:
Car il veut après le ſurprendre,
Comme le chat fait la ſouris.
Une déeſſe à pauvre mine
Aux yeux éteints, à ventre plat,
D'une humeur brutale & chagrine,
Aiant la dent à mordre encline,
Sans ordre exprès du Magiſtrat

Dans la ville entroit en ſoldat,

Rodant de cuiſine en cuiſine.

Elle avait le bec d'un Plaideur

Et la Griffe d'un procureur;

Elle doit ſa triſte origine

A de celébres Uſuriers,

A des Traitans, des Financiers,

Mere Avarice eſt ſa couſine,

Les peintres ſont ſes favoris,

Du Parnaſſe elle eſt fort voiſine,

On la voit ſouvent dans Paris

Entre les Bras des Beaux-Eſprits,

On la nomme Dame Famine;

Elle fait trembler bien des Gens,

Cette Déeſſe impitoïable,

De tous cotés montrant les dents;

On la fuit comme on fait le Diable.

Pour ſeconder les noirs deſſeins

Qu'elle a ſur tous les citoïens,
Les Aſſaillants font à toute heure
Deſcendre ſur chaque demeure,
Balles de feu, boulles de fer,
Si bien qu'on croit être en enfer,
Aiant toujours à ſe deffendre
Contre d'auſſi puiſſants fleaux.
Pour éviter de plus grands maux,
Je crois qu'on auroit pu ſe rendre.
Lors Frederic, ſans plus attendre,
Va comme je le prédis,
Voir gens qu'il croit fort étourdis.
De cette attaque inattendue
Pruſſien très mal conjecturoit;
C'étoit vainement qu'il courroit:
Daun étoit grimpé dans la nue,
Et reſtoit la garde tendue,
Prévoiant qu'on l'attaqueroit.

Avec vigueur le feu commence,
Les deux Partis s'acharnent fort,
Font aux barres jouer la mort;
Quatre fois repouſſé, s'avance
Le Prince avec même tranſport;
Maint Fantaſſin abattu dort,
Maint autre prend la diligence,
Dans la peur de dormir ici:
Ce n'eſt plus, tout autour de lui,
Qu'un théatre d'Anatomie;
L'Eſperance, ſa bonne Amie,
Décampe. Il s'en alloit auſſi;
Tout-à-coup Dame Fantaiſie,
Lui montre ſa Cavalerie:
Pour grimper ſur ce haut ſommet
Cheval, dit-elle, eſt votre fait.
Ce n'étoit point plaiſanterie;
Soudain chaque Cavalier fait

Grimper tant qu'il peut ſon bidet ;
On le repouſſe avec furie,
Et l'on voit, comme des moutons,
Dégringoler nos gros talons.
Le Vainqueur les pourſuit ſans ceſſe,
Sans pouvoir les vaincre en vîteſſe.
Eh ! pourquoi les pourſuivez-vous ?
Dix mille ont tombés ſous vos coups !
Cher Daun repoſez-vous de graces,
C'eſt bien honête pour un jour ;
Beſoin n'eſt de ſuivre leurs traces,
Charle eſt là-bas : chacun ſon tour !
Fort las étoient de leur voiage,
Nos Pruſſiens, peu curieux
De recommencer pareils jeux,
Quand Charle, en ſortant de ſa cage,
Vint prendre l'air ; & puis ſur eux
Se rua comme un bien-heureux.

Ah! quel métier, dit en colère,
Prussien qui se desespére,
De fatigue prêt à mourir,
Mieux vaudroit être à la Galère,
On se lasse de tant courrir.

FIN DU TROISIEME CHANT.

QUATRIEME CHANT.

Digreſſion morale. L'Amitié d'accort avec la Juſtice, engagent l'Empire, la Ruſſie, la France & la Suede, à ſe mêler de cette Guerre. Contribution faite à Berlin. Bataille. Actions de Graces rendues à Dresde. Mort de la Reine de Pologne.

POur un Fantôme appellé Gloire,

Qu'on prend de ſoin, qu'on a de maux!

Mais après les plus longs travaux

Que devient-on, ſi la victoire

Par hazard nous tourne le Dos?

Envain prétend-on que l'Hiſtoire,

Seduite par quelques préſents,

Nous prodigue une once d'encens,

Jamais le temple de Memoire,

Sans les faits les plus éclatants,

Jamais le temple de Memoire

Sans les faits les plus méritants

Ne m'ouvrira ſes deux battants.

Fon-

Fondons-nous sur notre Vaillance,
Encor plus sur notre Bonheur ;
Mais un rien en tourne la Chance,
Casse le col à la Grandeur,
Et fait sauver Dame Puissance
Pour ne laisser que la Douleur. . . .

Quelle est cette Belle *inconnue*
Qui tout-à-coup s'offre à ma vüe;
Mes regards en sont attendris,
Si, s'affichant à certain prix
Cette Beauté, quoiqu'ingénue,
Venoit se nicher dans Paris,
Elle y seroit des plus courue;
On la verrait entretenue,
Elle ferait fortune là
Autant que fille d'Opera.
Le vif éclat dont elle brille,
Puis qu'on aime la nouveauté,

Seroit bientôt accredité.

Allez à la Cour, à la Ville,

Rien n'y parait affurément

Qui luy puiſſe être reſſemblant.

Cet objet, doux, tendre, aimable,

Au maintien ſage & reſpectable,

A l'air ouvert, au muſeau long,

L'Amitié, jadis éplorée,

Qui vient enfin plus raſſurée,

Remmener l'Eſpoir au Saxon,

Qu'avoit chaſſé ſon doux Patron.

Aux cris touchants de ſa tendreſſe,

La Juſtice accourt & s'empreſſe

A venger un ſenſible affront.

Un corps tout drôle, à mille têtes,

Déja s'avance fiérement,

Pour la vanger apparemment.

Ah! faut-il que pour ſes conquêtes

Il arrive si gravement,
Et décampe si promptement!
Aux accens de sa voix troublée,
Enfin la France reveillée,
Ne respire que les Combats:
Tout s'arme déjà; mais, helas!
Qu'avois tu besoin, Vent de Bize,
D'envoier un pareil secours?
Le Français, conduit par Soubise,
Auroit par lui vaincu toujours.
Ce n'est pas que je veuille dire,
Que chaque Cercle de l'Empire,
Dans ce jour ait eu mal au cœur;
Le Germain a de la valeur;
Mais on est la faiblesse même
Quand on veut battre ce qu'on aime.
On peut en exclure pourtant
Palatine Cavalerie,

Qui

Qui fait honneur à ſa Patrie,
Et maint autre antipruſſinant
Qui, m'a-t'on dit, en fit autant.
Lors Frederic faiſait retraite
Sans dire, comme auparavant,
Que les vaincus dans la deffaitte
S'étoient battus très mollément:
Aparamment qu'il fut content;
J'y trouve aſſez de vraiſemblence.
Tandis que l'Empire & la France
A petits pas vont d'un côté
A grand galop Ruſſe indompté
S'avance vers la Pruſſiade;
Le Suedois chemine auſſy;
Et, pour parler ſans gaſconade,
Frederic en a du ſouci:
Car voiant que ſi près de Prague
Il ne fait pas trop bon pour lui,

Il va, pour tromper l'Ennemi,
Par un chemin en zigue zague;
Il fait bien plus, quoique vaincu,
Vers les Suedois & le Ruſſe,
Il fait trouver troupes en Pruſſe,
Diſant d'arrêter tout ſur cul;
Alors il marche vers l'Armée,
Qui n'était trop bien combinée,
Où nombre de ſes bons amis
A ſes ordres étaient ſoumis,
Bien plus qu'aux ordres de l'Empire.
Mais chut! il ne faut pas tout dire,
Contentons-nous de le penſer.
Or, tandis que le Roi, pour rire,
Vient quelques fois les haraſſer,
Tandis qu'à Prague on eſt tranquille,
Et tandis que le Ruſſe habille,
En tous lieux travaille auſſy bien

Qu'en Saxe fait le Pruſſien,

C'eſt-à-dire, tandis qu'il pille,

Prenons la poſte pour Berlin.

J'apperçois Gens qui vont grand-train;

Je crois qu'ils en tiennent la Route:

Les attend'on? C'eſt dont je doute. . . .

O Cieux! ô prodiges nouveaux!

Ce miracle eſt-il bien poſſible?

Eſt-ce un Enchanteur inviſible,

Suivi d'une troupe d'oiſeaux?

Eſt-ce un Silfe? Eſt-ce un Salamandre,

Qui de bien haut vient de deſcendre?

Non c'eſt Haddik, qui, tout-à-coup,

Arrive ſans qu'on ſache d'où,

Ni comment il a pû s'y prendre.

Berlin! j'en ſuis fâché pour vous:

Mais pour éviter ſon courroux,

Donne-lui ce qu'il vous demande;

Au fond la somme n'est pas grande :
Gardez-vous d'en venir aux coups.
Cependant le combat commence,
Et va finir dans un moment.
Oui très vîte l'affaire avance,
Autrichiens en poursuivant;
Et Prussiens en s'enfuïant.

Banque, tremblez pour votre pance,
Votre tour arrive à-present;
Tremblez malheureuse Finance,
Tremblez! Bientôt le ravisseur
Va cueillir cette douce fleur
De votre première innocence.
Deja je vois avec douleur
Le peuples que la Crainte anime;
Deja tombe sur la Victime
La main du sacrificateur.

Soudain Haddik reprend la route
Que pour venir il avoit pris,
Et le peuple épouvanté doute,
Alors, s'il rêve ou s'il eſt gris,

Et vous, que ſon Sort intéreſſe,
Vous qui voulez d'entre ſes bras
Tirer cette fière Lucrece,
Ah! Croiez-moi ne bougez pas;
Plus vous irez avec vîteſſe,
Helas! plus vous perdrez vos pas.
Tournez votre troupe animée,
Plutôt, du côté de l'Armée,
Où la victoire vous attend,
Où maint & maint bon Proteſtant,
A ſa religion fidèle,
Pour vous témoignant bien du zèle,
Va galoper comme le vent.

Faut-il qu'un sacré caractére
De la valeur, soit sur le front
Du Brave ainsi que du poltron ?
Ne peut-on pas dans une affaire,
Reconnaitre tout Farfaron
A sa culotte ou son talon?
Déjà s'avançaient d'un air grave,
Les troupes de chaque Marcgrave,
Pour aller faire ce beaucoup
Qui nous a fait casser le cou.
Un Guerrier rempli de vaillance
Bruloit de voler au combat,
Son œil, où se lit l'assurance,
Irrite le feu du soldat.
Jettez les yeux sur notre Armée,
Dit-il d'une voix animée,
A tous les autres Generaux,

Il faut rompre enfin le repos ;

Leur sang brule de se rependre

Les cris du cœur se font entendre ;

L'ennemi s'offre sous nos coups,

Je suis certain de le surprendre ;

Nous le voions, qu'attendons-nous ?

A ce trait connoissez Soubise,

Qui, du jour même, par son plan

Pouvoit enveloper leur camp :

Mais au lendemain fut remise

La partie, à ceque l'on dit,

A midi, crainte de surprise ;

Ce que bien vous savez se fit.

Je ne sais si je dois me taire,

Ou bien parler de cette affaire,

Accourez, manes outragés,

Qui n'avez pas étés vangés !

Gens qui reçutes maint cliſtère,

Pourquoi, quand Soubiſe en courroux

Vouloit-vous ramener aux coups ?

N'avez vous pas voulu le faire?

Mais hélas ! Si de pareils traits

Sont bien dûs à quelques ſujets, *

Peut-on trop reſpecter la cendre

De heros dignes de nos pleurs ?

Nos mains peuvent-elles rependre

Sur leurs tombeaux aſſez de pleurs ?

Ce fut par vous que la Victoire,

Fiers Eſcadrons, a chancelé;

Vous, dont le bras s'eſt ſignalé,

Soubiſe ! ils vous en ont la Gloire ;

* *Les Officiers ont fait des merveilles. Un Porte-Enſeigne de la Garone, qu'on a trouvé à 60 lieues de l'Armée ſon drapeau encore à la main, au bout de quatre jours, ne prouve rien.*

Vous, qui plein d'une noble ardeur,
Cherchant à bannir la terreur,
Semblez vouloir sur votre tête
Conjurer toute la Tempête.
Et toi célébre St. Germain !
Tu reste en maintien grave ;
La foudre te menace en vain ;
Devant toi le Vainqueur s'arrête,
A l'instant que ta main est prête
A lui disputer le terrain ;
Et toi magnanime Rougrave !
Toi qu'on honore & qu'on estime,
Reçois un encens merité :
Encens pur de mon cœur, qu'anime
Tes vertus & la vérité.
Satisfait de son avantage
L'ennemi ne suit davantage

La ligne qu'avoit decliné
Tout ce trompeau decombiné.
Juſte il eſt, qu'après tant de Gloire,
Centre où tendent tous les Deſirs,
Un vainqueur, dans de doux loiſirs,
Laiſſe délaſſer la Victoire ;
Il va ſans doute, ami des arts,
Aiant ploié ſes étendarts,
Venir trouver les neuf Pucelles,
Ces doctes filles, pour les quelles
Il n'eut jamais d'averſion,
Ainſi que pour chaque mignon
De ces ſavantes demoiſelles.
O Grand Dieu ! qui le pourra croire ?
Votre Temple eſt un lieu public,
Où l'on encenſe Frederic ;
Et l'autel eſt ſous la fenêtre

De la Princeſſe des Saxons,

Qui ſe pâme au bruit des chanſons;

Dois-je penſer que ce puiſſe être ?

Mais d'où ſont partis ces accens !

Helas ! eſt-ce elle que j'entens ?

„ On me dépouille, on me menace

„ De me chaſſer de mes Etats !

„ Celui qui m'y ſouffre par grace,

„ Me porte le coup du trépas !

„ Je meurs, victime malheureuſe

„ Des maux affreux que j'ay ſoufferts ;

„ La mort ne m'eſt point douloureuſe,

„ Puis que la mort briſe mes fers.

FIN

DU QUATRIEME CHANT.

966.4

E758
C529a

648